

alors que les aviateurs allemands semaient le feu et la mort. Je puis voir des endroits familiers, des édifices et d'admirables monuments s'écroulant en ruines. Mais en même temps, j'aperçois, sortant de ces ruines, des hommes et des femmes levant les yeux au ciel, versant des larmes peut-être, mais demandant à Dieu que leur héroïsme et leur stoïcisme ne sauvent pas seulement l'Angleterre, la Grande-Bretagne, et toutes les parties du commonwealth, mais aussi la liberté de l'univers, que les êtres humains continuent de trouver la vie supportable.

Puis-je parler, un instant, de ce pays malheureux, désolé, écrasé, la France? Cette nation, laquelle, avec la vôtre, était la gloire du monde, est aujourd'hui sous la domination allemande. Son glaive est rompu, mais, dans sa misère, il lui reste encore la prière. Elle n'a jamais cessé d'invoquer Dieu, et plus que jamais elle prouvera à l'univers, vérité éternelle, que tant qu'un idéal demeure dans le cœur d'un peuple, personne n'a le droit de désespérer. Après que l'Angleterre aura vaincu l'ennemi, la France, un jour,—quand, Dieu seul le sait—se rétablira et continuera d'éclairer le monde avec les rayons de son âme et de son esprit. C'est une lumière dont l'univers ne peut se passer. Pauvre France! Elle a été défaite au cours des années qui ont précédé le premier jour de la guerre. La politique et les inimitiés ont obligé ceux qui avaient le courage et la fermeté de parler de garder le silence. On donna pour raison de leur franchise de langage le défaitisme et le pessimisme. Dans la plénitude de sa beauté, de son éclat, de son intellectualité, elle fut lentement mais sûrement ruinée par ceux qui avaient mission de la diriger vers une splendeur même plus grande. Durant des années l'armée, non seulement en France mais en Angleterre, savait que de nouvelles méthodes de gagner une guerre—beaucoup plus dangereuses, efficaces et rapides—seraient employées; cependant elle pensait encore comme durant l'époque de 1914 à 1918.

Parmi les intellectuels de France a pénétré une autre maladie qui fut cause que les membres de son élite ajoutèrent foi au désir manifeste du maître de l'Allemagne de devenir ami de la nation française. Pourquoi ne lirent-ils pas *Mein Kampf*? Alors ils n'auraient jamais eu confiance en cet homme qui avait dit désirer leur amitié. Mais, à quoi bon penser à ces choses et en parler? Elles sont également du passé.

Avant d'abandonner ce sujet, toutefois, laissez-moi dire que je suis absolument certain—mon cœur, mon esprit m'en donnent la conviction—que la grande majorité de la masse du peuple français prie, chaque soir le

L'hon. M. DAVID.

même Dieu que nous invoquons nous-mêmes, afin que l'Angleterre soit victorieuse.

Il est grandement temps, maintenant, que je parle du présent, en ajoutant quelques mots peut-être, des perspectives de l'avenir. Honorables collègues, grâce à notre unité d'efforts, nous accomplissons de nouveau, aujourd'hui, après un siècle et plus, ce que les deux peuples formant la majorité du Canada ont fait autrefois lorsque notre pays était en danger. L'ennemi de cette époque est notre ami aujourd'hui, ce dont les Canadiens sont fiers et heureux. Nous essayons, par des sacrifices, que quelques-uns ont considéré excessifs parfois, d'aider de la meilleure manière possible à la fin du présent conflit.

En jetant les yeux sur l'univers, ne sommes-nous pas tentés de nous demander si l'époque de mécanisation, qui, apparemment, a tant contribué à soulager et faciliter le travail de l'homme, n'a pas créé un pouvoir qui aujourd'hui n'essaie pas d'améliorer la civilisation, mais semble ramener l'humanité à l'âge de la barbarie? Dans tout l'univers la guerre sévit. Tous les jours, la destruction se chiffre à des millions de dollars; des populations peuvent à peine se nourrir et se vêtir. Et cependant, nous vivons à une époque de haute civilisation.

Je m'éloigne du sujet de mes observations sur le présent, je suppose. Nous affrontons une situation pleine d'angoisse et d'anxiété, et cependant nous avons trouvé en nous une nouvelle vigueur et une nouvelle puissance de résistance. Nous savons que les richesses du Canada, la solidité de notre situation financière, notre industrie et nos fortunes privées ne compteraient pour rien en dernier ressort si, demain, nous devions nous reconnaître vaincus. Je ne serais pas juste si je ne disais pas combien j'admire la magnifique résignation des Canadiens, qui acceptent sans murmurer tous les sacrifices qu'on exige d'eux. Quels que soient l'héroïsme ou les sacrifices des particuliers, il faudra que la masse du peuple fasse preuve d'héroïsme et accepte les sacrifices si nous voulons mener à bonne fin la grande tâche entreprise. Parlant au nom de ma province, et connaissant aussi celles d'où viennent les honorables sénateurs, je suis certain que nous pouvons compter sur la générosité de l'effort commun.

Nous de la province de Québec savons que la défaite entraînerait l'abolition et la disparition de tout ce qui dans le passé a été une source d'inspiration pour nous, et dans le présent, une raison de vivre. Nous savons que notre religion, notre langue, nos lois, nos traditions seraient perdues, et que tout ce que nous chérissons et aimons serait anéanti. De plus, nous nous rendons compte du découragement qui règnerait chez ceux qui ont mis